

## Carême 4(C)

Il y a quelques années, je recevais un téléphone, très tôt le matin, c'était un couple de mes amis qui étaient à l'hôpital. Leur jeune fille de 17 ans venait de décéder des suites d'un accident de la route qui s'était produit durant la nuit. Ils voulaient que j'aille auprès d'eux, prier avec eux pour Anne-Marie.

Perdre un enfant, c'est le plus grand drame que peuvent vivre des parents. Mais il y en a un autre, tout aussi grand, et peut-être encore plus dur à vivre : la disparition de son enfant. Ne pas savoir où il est, s'il vit encore ou s'il est mort, s'il est souffrant, torturé, abusé.

Qu'est devenue la petite Cédrika Provencher, disparue depuis le 31 juillet 2007 à l'âge de 9 ans, à Trois-Rivières ?

Qu'est devenu David Fortin disparu depuis le 10 février 2009 à l'âge de 14 ans ?

Vous tous qui êtes des parents vous pouvez imaginer l'angoisse et le désarroi de ces parents dont les enfants ont disparu. Vous qui avez des frères ou des sœurs, vous pouvez aussi penser à la peine que vous auriez si l'un ou l'autre de votre famille disparaissait.

C'est dans ce climat qu'il faut se placer pour bien comprendre l'Évangile d'aujourd'hui.

«*Un père avait deux fils*» Le plus jeune demande à son père sa part d'héritage. Un héritage, normalement, c'est un bien que quelqu'un cède à sa mort. Au temps de Jésus, demander à ses parents son héritage, c'est la pire insulte qu'on peut leur faire, c'est les considérer comme morts. En plus, dans l'histoire que Jésus raconte, le père est seul, il a déjà perdu sa femme et il a une grande entreprise à gérer, avec plusieurs ouvriers.

Mais le père ne garde pas son fils de force. Il respecte sa liberté, son désir d'indépendance et même le fait qu'il le considère comme mort puisqu'il prend déjà son héritage.

On ne peut pas obliger à aimer. Dieu non plus !

Mais on ne peut pas empêcher la personne qui aime de s'inquiéter. Des parents pensent toujours à leurs enfants, encore plus quand ils sont partis à l'aventure, ou en fugue, ou disparus.

C'était le drame de ce père, qui tous les jours guettait la route qui menait à sa maison et attendait son bébé. Plus le temps passait, plus il s'inquiétait. Son fils l'avait abandonné, mais lui n'arrêtait pas d'aimer son fils et d'espérer son retour.

Voilà donc l'image que Jésus nous donne de Dieu dans la parabole : un père qui s'inquiète de nous, qui guette la route, qui espère, qui court vers nous quand, encore loin, il nous aperçoit, pour nous couvrir de son amour et nous redonner toute notre dignité. Il n'écoute même pas l'aveu des fautes de son fils, mais se dépêche plutôt d'organiser une fête pour marquer sa joie :

*« Mangeons et festoyons. Car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé. »*

Notre Dieu n'est donc pas un être lointain et sans cœur, mais un père qui nous aime. Il nous aime assez pour respecter notre liberté. Il nous a déjà remis une part d'héritage et nous laisse voler de nos propres ailes sans intervenir, Nous pouvons nous éloigner de lui, cesser de nous occuper de lui et même de penser à lui, nous restons toujours ses enfants et il se préoccupe toujours de nous. Quand nous ne sommes pas avec lui, il ne vit plus. Il est comme les parents qui ont perdu un enfant : son cœur ne se repose jamais.

Cette compréhension de Dieu, cette façon de le voir nous pousse à revenir vers lui avec confiance dans nos démarches de pardon. On aura beau chercher la formule à lui dire : *« Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils... »* ce n'est pas ça qui compte, mais le simple fait de revenir vers lui.

Même si c'est notre faiblesse, nos erreurs, nos bêtises, notre vie gâchée qui fait qu'on revient vers lui, ça ne le dérange même pas. L'important, c'est qu'on revienne, c'est qu'il nous retrouve. Comment pourrions-nous avoir peur de ce Dieu qui nous aime tant ? *AMEN !*

*Patrice Vallée, prêtre*